Zeitschrift: Revue économique franco-suisse
Herausgeber: Chambre de commerce suisse en France
Band: 45 (1965)
Heft: 2: Contribution suisse à l'élégance française

Artikel: Les bijoux et les montres de jadis
Autor: Héron de Villefosse, René
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-886611

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les bijoux et les montres de jadis

par René Héron de Villefosse

Conservateur en Chef des Musées de la Ville de Paris

Un célèbre chroniqueur parisien de la fin du XVIIIe siècle, Louis-Sébastien Mercier, aimait beaucoup le séjour de Neuchâtel où il fit imprimer un grand nombre de ses ouvrages. Son **Tableau de Paris,** malheureusement décousu, est rempli de traits brillants et colorés. Dans un article sur le quai des Orfèvres, aujourd'hui centre judiciaire qui a donné son nom à un film où il n'était pas question des artisans de jadis, il s'écrie : « Quel objet de tentation pour un voleur que ce quai brillant !... ».

Côte à côte, sous Louis XV, les ateliers d'orfèvrerie s'alignaient là, attirant élégantes et badauds : « On se mire en passant sur les beaux plats d'argent qui tapissent la boutique... » et il va jusqu'à écrire : « La perfection à laquelle on a porté le travail de l'orfèvrerie paraît soumettre tous les bijoux de l'Europe à passer par les mains des ciseleurs et des bijoutiers fixés en grand nombre sur ce quai. »

Les clients de la haute société se disputent les tabatières que l'on appelle des boîtes et les étuis délicatement ouvragés que l'on offre aux dames après avoir fait graver en lettres d'or : *Souvenir d'amitié*. En ce temps déjà lointain, l'idole de Paris est le « joli ». Rubans et bouquets, guirlandes et dauphins décorent ces précieux bibelots. Parfois ils adoptent même une forme excentrique : chameau, jambe, botte d'asperges en céramique, poisson articulé en or à l'œil de rubis, pistolet émaillé garni de perles. La collection du musée Cognacq-Jay est particulièrement curieuse à cet égard.

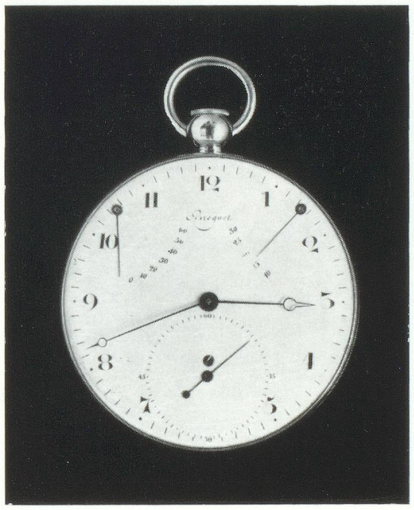
Les nécessaires de toilette, particulièrement ouvragés, comportent de nombreux accessoires et parfois une montre qui les surmonte. La dame de qualité elle-même se pare comme une chaîne pour sortir dans le monde ou pour se rendre à l'Opéra ; pour Mercier « la main d'une femme est un baguier ». Les messieurs aussi portent des bagues énormes. Si les petites bourgeoises se contentent d'une croix d'or au cou, d'un Saint-Esprit en cailloux du Rhin qu'on dit aussi diamants

d'Alençon, le malheureux poète Gilbert nous apprend que :

Chloris n'est que parée et Chloris se croit belle
En vêtements légers, l'or s'est changé pour elle
Son front luit, étoilé de mille diamants
Et mille autres encore, effrontés ornements
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles
Les arts pour l'embellir ont uni leurs merveilles...

Mercier qui, à la veille de la Révolution est passionné par Sparte et l'austérité supposée des républiques antiques, écrit avec une certaine mélancolie, à propos du tourbillon du nouveau Palais-Royal : « Il est triste en marchant de voir un tas de jeunes débauchés au teint pâle, à la mine suffisante, au maintien impertinent et qui s'annoncent par le bruit des breloques de leurs deux montres, circuler dans ce labyrinthe de rubans, de gazes, de pompons, de fleurs, de robes... »

Les montres tiennent dans les poches du gilet brodé. Avant la grosse chaîne d'or de nos grands pères, elles sont attachées à une châtelaine d'où pendent de menus colifichets par une bêlière. Les Parisiens de 1788 n'ont pas tous une montre moderne qui se remonte automatiquement comme celle que Breguet (1) vient de fabriquer pour le Duc d'Orléans. Beaucoup se



servent encore de « toquantes » qui varient parfois de vingt minutes par jour. Ils viennent chercher l'heure exacte au coup de midi du petit canon du Palais Royal qui fonctionna jusqu'en 1914 et dont une lentille permettait au rayon solaire de percuter l'amorce au midi solaire, depuis 1786.

Dans ce jardin tout se rencontre
Excepté l'ombrage et les fleurs
Si l'on y dérègle ses mœurs
Au moins l'on y règle sa montre.

L'abbé Delille notait ce détail avec philosophie. Il y a longtemps déjà que les Parisiens étaient fiers de leur grande Horloge publique du Palais, installée en 1370 et admirablement encadrée par Germain Pilon sous Henri III. Les heures s'égrenaient aussi au carillon de la Samaritaine sur le Pont-Neuf mais les aiguilles s'en arrêtaient trop souvent et ce parrain de nos grands magasins n'a pas laissé trop de regrets excepté celui de ses clochettes qui jouaient des airs à la mode au temps du bon roi Henri.

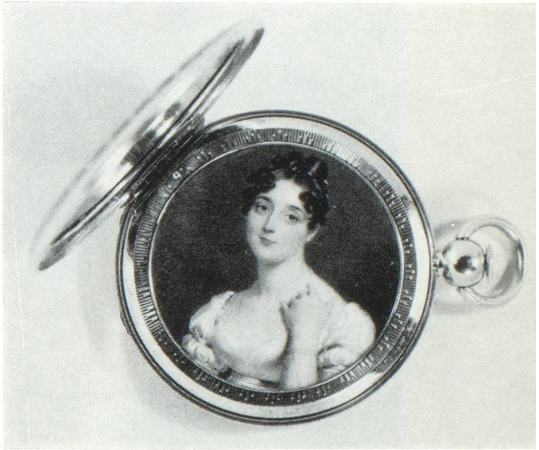
La montre est un enfant de l'horloge, devenue mobile comme le cartel ou la pendule. On rapporte qu'à la fin du règne de Louis XI, on en admirait déjà qui n'étaient pas plus grosses qu'une amande. Les fameux œufs de Nüremberg dont on dit que Peter Henlein fut le créateur, vers 1500, ne sont peut-être pas les premières « monstres d'horloge ». François 1er, en 1529, commanda deux de ces machines à Julien Couldray « sans contrepoids » pour sa chambre. Une famille, spécialisée dans la fabrication, les Cusin, d'Autun, se fait connaître. L'un de ses membres, Charles Cusin, part pour s'installer à Genève, peut-être en fonction de la Réforme.

Sous Henri II, le cadran émaillé ou niellé, est souvent encadré par un octogone, un losange, un ovale. Des estompes nous montrent les ateliers d'Étienne Delaune, ou de Martinet. Les sujets mythologiques apparaissent : Diane, Orphée, Neptune, Narcisse, parfois bordés de colonnes d'or. On connaît des fabricants à Blois, Lyon, Autun, Rouen, Dijon, Grenoble, Strasbourg. Une des formes les plus élégantes apparaît : la coquille Saint-Jacques ou peigne de Vénus. Certaines sont munies de sonneries.

Elles sont contenues dans de petits sacs d'étoffe ou de peau qui gardent leurs clés. Celles d'émaux translucides se portent au cou comme des pendentifs dont l'époque connaît une profusion des plus merveilleux. Catherine de Médicis en fait exécuter à Loches avec des arabesques, des oiseaux étranges, des fleurs...

On a peine à se figurer le luxe de ces petits engins. A Blois, en 1621, Marie de Médicis fait présent à l'ambassadeur de Venise de deux montres d'or qualifiées de « fruits merveilleux ». Le XVIIe siècle les verra enchâsser dans des croix, dans de macabres têtes en cristal de roche, jusque sur des bagues où elles seront agrémentées d'un marteau-piqueur destiné à annoncer les heures en frappant le doigt... cependant la forme s'arrondit, se convertit au cercle classique tandis que le boîtier s'embellit de sujets émaillés d'après les toiles de Raphaël, de Léonard de Vinci ou d'une manière plus moderne de Mignard ou de Lebrun.

Le siècle de Louis XV connaîtra la montre à répétition de sonnerie et celle à double boîtier contre la poussière, enrichie souvent de turquoises, de grenats, de pierres plus précieuses encore. Si on a commandé vingt et une montres pour Marie-Josèphe de Saxe, mère de Louis XVI, sa belle-fille, la Dauphine Marie-Antoinette, s'en vit offrir cinquante et une toutes plus riches les unes que les autres. Il



y a alors cent quatre vingts horlogers à Paris, sans compter Caron de Beaumarchais, l'auteur du **Mariage de Figaro** à qui les insolents confiaient leurs montres après son triomphe.

Il serait difficile aujourd'hui de rassembler comme on pouvait le faire au siècle passé, une collection de montres à décor révolutionnaire. En 1789, les allégories du cadran évoquaient les États Généraux et la réunion des trois ordres. Les piques et le bonnet phrygien apparurent ensuite comme sur celle que portait Marat. Le sommet du fanatisme fut atteint avec la montre de Saint-Just à division décimale. Il faut avouer que la journée partagée en dix heures de chacune cent minutes de cent secondes avait de quoi effarer le bon public même républicain.

A partir de 1799, les cadrans présenteront la figure du héros d'Italie. Lui-même, à la cime de sa gloire après Tilsitt, deviendra un magnanime distributeur de montres en argent ou en laiton à ses plus vaillants soldats. La montre populaire ainsi lancée connaîtra un grand essor au XIXe siècle.

Dans son rapport de 1840, Charles-Louis Le Roy nous confie que son atelier fabrique cent cinquante à deux cents montres par an et emploie quatorze personnes. C'est déjà une vieille maison que la sienne puisqu'elle a été fondée en 1786 au Palais Royal par

son père. Cet horloger du roi prétend que ses guillocheurs et graveurs « sont bien égaux s'ils ne sont supérieurs à ceux de Genève ». Après bien des calculs et l'éloge de la fabrique de Morteau, il est bien fier de déclarer :«... mais enfin je suis arrivé par moi seul à faire des montres de Paris à une imperceptible différence de prix de celles de Genève et beaucoup d'autres ont échoué ».

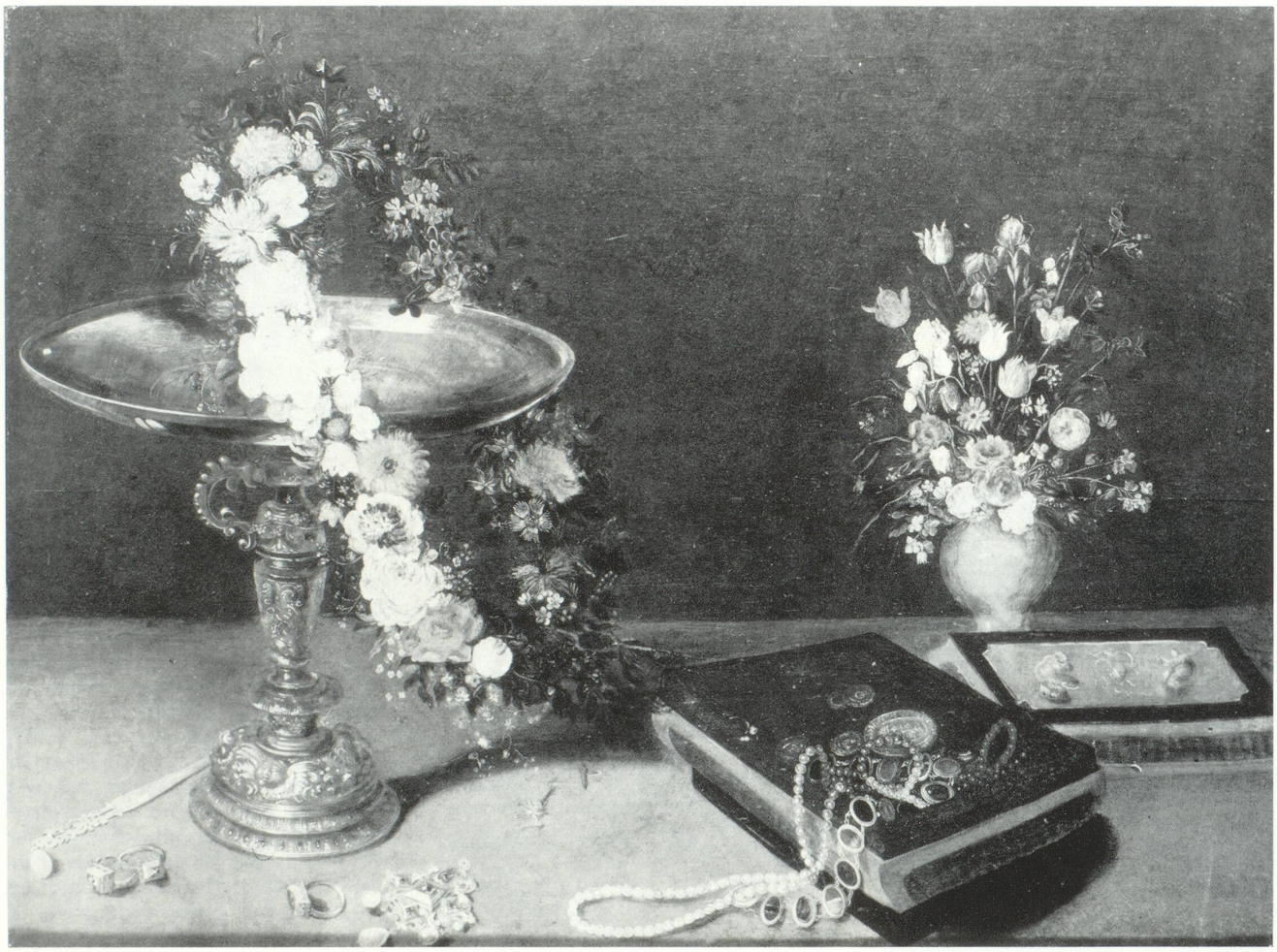
Nous sommes loin aujourd'hui de cette assez naïve et touchante rivalité ! Nous connaissons nos qualités réciproques et de même que Le Roy salue « le célèbre Bautte qui, de simple ouvrier monteur de boîtes, devint le chef de la première maison de Genève », nous admirons sans réserve la précision miraculeuse, la simplicité et la distinction des créations des grandes marques suisses.

Je me suis plu à tracer ces quelques lignes pour évoquer images et ombres d'autrefois. Puissent tous nos cadrans européens revendiquer la devise du cadran solaire qui précéda le petit canon du Palais Royal :

Horas non numero nisi serenas...

Je n'indique que les heures claires... et, lui, ne mentait pas.

R. H. de V.



(Photo Viollet.)

(1) Abraham-Louis Breguet né en 1747 à Neuchâtel est l'exemple même des excellentes relations de la France et de la Suisse sous le signe de l'industrie horlogère. Ses oncles Tattet possédaient l'auberge du Cheval Blanc aux Verrières près du Locle et créèrent une maison d'horlogerie à Paris.

Le jeune Breguet, ayant épousé une parisienne Cécile Lhuillier, s'installa quai de l'Horloge, pendant au nord du quai des Orfèvres. Il inventa vers 1780 « la montre perpétuelle » qui se remonte toute seule quand on la porte. Marie-Antoinette acheta sa montre n° 2 et commanda la n° 46 pour Axel de Fersen en émail bleu. On a malheureusement perdu la trace de ces deux objets.

On ne peut énumérer les perfectionnements apportés par Breguet : les ressorts-timbres, le calendrier perpétuel, les secondes indépendantes etc. La légende veut que Marat, connu en Suisse autrefois l'ait prévenu de son arrestation imminente et sauvé de la guillotine. De 1793 à 1795 il réside à Genève.

Revenu en France, il travaille pour Bonaparte et Joséphine et son représentant obtint un grand succès à Saint-Pétersbourg où la Cour du Tsar Alexandre se dispute ses montres. On dit même qu'en 1815 ce dernier vint le voir quai de l'Horloge.

Louis XVIII nomme Breguet à l'Académie des Sciences, Balzac le cite à tout instant ainsi qu'Alexandre Dumas et Stendhal écrit : « Breguet fait une montre qui pendant vingt ans ne se dérange pas et la misérable machine, à travers laquelle nous vivons, se dérange et produit la douleur au moins une fois la semaine.»

Le prestigieux artiste en montres Breguet s'éteignit en 1823. Sa maison a maintenu toutes ses traditions.

Page 15, 1re colonne :

Montre perpétuelle (remontage automatique) à répétition, indicateur de remontage, Thermomètre, faite pour Monsieur le Duc d'Orléans en 1780.

Page 15, 3e colonne :

Montre or émaillé, répétition, médaillon vendue à Wellington le 20 avril 1814 pour 4.800 francs.

Ces photos nous ont été aimablement prêtées par la Maison Breguet.